

rement consacrée. Son image se trouve dans beaucoup de ces peintures murales qui nous font voir « ce qu'était le paganisme au temps de son plus grand éclat, et mieux apprécier ce que le christianisme a fait pour l'humanité. »

Je ne peux pas, on le comprendra, analyser même brièvement un enseignement de quinze années. Ce que j'ai dit suffit pour en montrer l'esprit. Il s'en fallut peu, en 1869, qu'il ne fût brusquement interrompu pour le public lyonnais. M. Hignard fut sur le point d'être nommé professeur à la Sorbonne. M. Wallon l'encourageait fort et lui promettait tout son appui. Des circonstances imprévues, tout à fait en dehors du mérite indiscuté du candidat, firent échouer ce projet.

Ses cours, aussi agréables que solides, étaient suivis par un auditoire empressé et sympathique. Mais pas plus que son collègue M. Heinrich, doyen depuis 1871, M. Hignard ne se dissimulait ce que l'organisation de nos Facultés présentait d'insuffisant. Les professeurs n'avaient pas autour de leur chaire de véritables étudiants, comme en Allemagne. Ils s'adressaient à un auditoire changeant et divers, où se trouvait sans doute plus d'un amateur sérieux des choses de l'esprit, mais isolé, sans communication avec le maître, qui ignorait ses besoins et sa présence même. Je ne referai pas l'historique, si bien tracé par M. Hignard dans sa *Notice sur G.-A. Heinrich*, de la transformation dont celui-ci avait été l'instigateur et un des promoteurs les plus zélés. Qu'il me suffise de dire que le professeur de littérature ancienne y collabora activement pour sa part. Il commença, au mois de décembre 1874, un cours de philologie latine réservé aux étudiants et aux jeunes gens de bonne volonté que tentaient ces sérieuses études. Ce cours, préparé avec le plus grand soin, était au niveau des derniers travaux de la